

Chapitre 2 : Des voix dans la nuit

(DOMINIQUE PETITGAND, *La cécité*, 1997/2006)

... *Onhoff et Laïte arrivent près d'une clairière éclairée par la lune. Un murmure se fait entendre.*

– *Qui parle si solennellement ? interroge Onhoff.*

Sous les étoiles, sept petits critiques se disputaient après avoir écouté avec attention une pièce sonore de cinq minutes et seize secondes.

«– C'est un récit de voyage, dit le premier. Un parcours haptique et nocturne, du bout des doigts, entre des toilettes et une salle à manger. C'est une véritable expédition, racontée sous la forme d'une visite guidée : chaque étape est l'occasion d'une description précise des matières, des odeurs et des sons. Une invitation à explorer, de mémoire et de manière sensible, les univers et les gouffres sensoriels qui se succèdent sur une distance de quelques mètres dans un intérieur familier⁴.

– C'est un récit traumatique, dit le second. Une angoisse infantile récurrente (ce parcours obligatoire dans le noir), revécue comme sous hypnose, dans une visée cathartique. Une manière de refouler cette peur profonde de l'obscurité, assimilable à une perte des sens (cécité partielle), primitif et universel cauchemar qui marque pour la vie. Paradoxalement, la clarté et la précision clinique avec lesquelles sont évoquées ces émotions irraisonnées (appétence du bois et phobie du plastique, par exemple) résonnent de manière étrangement familière pour l'auditeur, comme un paradoxal « intime souvenir commun ».

– Vous n'avez rien compris, c'est un récit initiatique, dit le troisième. Un itinéraire philosophique à travers le temps plus que l'espace. Un départ dans l'obscurité de la névrose et un achèvement dans la lumière de la raison (réconciliation par les rires et les chants), en passant par des épreuves édifiantes symbolisées par ces tâtonnements incertains dans le noir. C'est la saga universelle de la constitution d'une individualité dans la peur, la souffrance et la volonté. De l'angoisse de la solitude infantile à la possibilité de l'amour, comme dans les versions primitives de certains contes populaires⁵.

– Pourtant, cette harmonie finale me paraît bien irrésolue, dit le quatrième. N'entendez-vous pas cette scansion sonore, sourde et inquiétante qui accompagne le récit jusqu'après cette parenthèse, soi-disant joyeuse et rassurante ? Ne laisse-t-elle pas l'ensemble ouvert sur l'incertain ? Et cet étrange « trou » qui

surgit au cœur du récit, et ces échos surnaturels de matériaux usuels, cette chanson populaire qui se meut en trouble cacophonie... Tout ici baigne dans une ambiance bien irréaliste, entre *La belle et la bête* et *Les griffes de la nuit*. Une suite de déraillements sensibles au cœur du quotidien, familiers, peut-être, mais jamais rassurants. Certainement c'est un récit fantastique.

– C'est plutôt un récit d'anticipation, dit le cinquième, car il concentre les ingrédients implicites d'une intrigue policière. De quoi cette femme a-t-elle peur ? Va-t-elle arriver jusqu'à cette porte ? Qu'y a-t-il de l'autre côté ? Il y a là un véritable suspens à l'œuvre, souligné par un traitement sonore et des cadrages dramatiques : l'angoissante obscurité, le récit fragmenté, la mémoire vacillante, l'invisibilité du danger, voire des références au thriller hollywoodien, entre Hitchcock (le rideau de douche en plastique) et Terence Young (magnifique et effrayant *Seule dans la nuit* avec Audrey Hepburn).

– C'est simplement un récit poétique, dit le sixième, allégorique de l'enfance perdue soudainement retrouvée, avec ses désarrois et ses enchantements, ses craintes et ses espoirs. Tout fonctionne ici sur le mode des correspondances via la formalisation sonore d'images mentales : le « diling diling » du bois qui renvoie au son de la guitare, le profond silence qui suit l'évocation du « trou », le fredonnement d'une chanson populaire pour signifier le retour à la vie, etc. C'est abstrait comme une mélodie, qui, pour exprimer d'ineffables émotions, recourt à un tempo, des ruptures de rythme, une scansion, des harmoniques, et nous transporte dans des univers à la fois immédiatement reconnaissables et sentimentalement décalés.

– C'est une œuvre d'art, conclut le septième. »

4. D'ailleurs, le travail de la mémoire est toujours assimilable à un récit de voyage. Solomon Veniaminovitch Shereshevsky, célèbre prodige à la mémoire eidétique, modèle de Peter Brook dans *Je suis un phénomène*, expliquait lui-même que pour se souvenir d'une suite infinie de mots, il lui suffisait de les déposer mentalement le long d'un chemin familier de son enfance, qu'il n'avait plus qu'à parcourir pour les recueillir et les restituer.
5. Voir particulièrement l'histoire du *Petit chaperon rouge* dans ses versions originelles, où la petite fille se voit proposer par le loup de choisir entre le « chemin des épingles » et celui « des aiguilles » (deux métaphores du passage à la puberté) pour rejoindre la grand-mère.

quand la porte était fermée,
il n'y avait pas de lumière,
il faisait très très noir

je me disais :
«Je n'ai pas de raison d'avoir peur»

quand je tendais mon bras,
je touchais les rideaux en plastique,
tu vois ?

le bruit en plastique,
je n'aimais pas ce bruit

le « diling-diling » j'aime bien,
par contre, j'aimais bien le bruit du bois,
quand les doigts le long du bois

wenn die Tür geschlossen war,
war kein Licht,
es war sehr, sehr dunkel

ich sagte mir:
»Ich habe keinen Grund
mich zu fürchten«

wenn ich meinen Arm ausstreckte,
berührte ich die Plastikvorhänge,
siehst du ?

das Geräusch von Plastik,
ich mochte dieses Geräusch nicht

das »diling–diling« mag ich sehr,
aber ich mochte auch
das Geräusch von Holz sehr,
wenn die Finger es berühren

Images/Abbildungen :
Transcriptions voix (extraits)
Transkriptionen (Auszüge)

2. Kapitel: Stimmen in der Nacht

(DOMINIQUE PETITGAND, *La cécité*, 1997/2006)

... Von Onoff und Laith gelangen an eine mondbeschienene
Lichtung. Man hört ein Murmeln.

– Wer spricht dort so getragen?, fragt von Onoff.

Unterm Sternenhimmel diskutieren sieben Kritiker, nachdem sie ein
Tonstück von drei Minuten und achtzehn Sekunden Länge gehört
haben.

»– Das war ein Reisebericht, sagt der Erste. Es geht um einen
nächtlichen, haptisch erlebten Gang vom Bad zum Esszimmer, allein
mit den Fingerspitzen ertastet. Erzählt wird diese Expedition im Stile
eines geführten Rundgangs: Zu jeder Station erhält man eine genaue
Beschreibung der Materialien, Düfte und Geräusche. Eine Einladung,
mit dem Gedächtnis und den Sinnen die Universen und sensorischen
Abgründe zu erforschen, denen man auf wenigen Metern in einer
vertrauten häuslichen Umgebung begegnen kann.⁴

– Das war ein Traumabericht, sagt der Zweite. Eine immer
wiederkehrende Angst aus der Kindheit (der unvermeidliche Gang
durch das Dunkel), die wie unter Hypnose noch einmal durchlebt
wird, um eine Katharsis zu erreichen. Auf diese Weise lässt sich die
tiefe Furcht vor der Dunkelheit bewältigen, die einem Verlust der
Sinne (partielle Blindheit) gleichkommt – ein primitiver und universeller
Alptraum, der einen fürs Leben prägt. Paradoxe Weise klingen die
Klarheit und klinische Genauigkeit, mit denen diese unbewussten
Emotionen (z.B. Vorliebe für Holz, Phobie vor Plastik) dargestellt
werden, für den Zuhörer auf befremdliche Weise vertraut, wie eine
paradoxe »intime kollektive Erinnerung«.

– Sie haben nichts begriffen. Das war ein Initiationsbericht, sagt der
Dritte. Eine philosophische Reise durch die Zeit, weniger durch den
Raum. Sie beginnt im Dunkel der Neurose und vollendet sich im Licht
des Verstandes (Versöhnung mit Lachen und Gesang), dabei steht
das unsichere Tasten in der Dunkelheit für eine Reihe motivierender
Prüfungen. Es handelt sich um die Universallegende von der
Entstehung der Individualität durch Angst, Leid und den Willen. Von
der kindlichen Angst vor der Einsamkeit gelangt man zur Möglichkeit
der Liebe, genau wie in den ursprünglichen Versionen verschiedener
Volksmärchen.⁵

– Aber diese Harmonie am Ende scheint mir etwas offen zu lassen,
sagt der Vierte. Hören Sie nicht jenen sonoren, dumpfen und
beunruhigenden Rhythmus, der direkt nach dem eigentlich fröhlichen
und beruhigenden Einschub einsetzt und den Bericht fortan begleitet?
Lässt er den Ausgang nicht ungewiss erscheinen? Und dieses

merkwürdige »Loch«, das sich mitten im Bericht auftut, und diese
übernatürlichen Echos der vertrauten Materialien, das Volkslied, das
sich zu einer trüben Kakophonie wandelt ... Alles ist durchtränkt von
einer reichlich irrationalen Stimmung, irgendwo zwischen *Die Schöne
und das Biest* und *A Nightmare on Elm Street*. Eine Reihe
sensorischer Entgleisungen mitten im Alltag, vertraut womöglich,
aber in keiner Weise beruhigend. Es handelt sich bestimmt um
eine fantastische Erzählung.

– Das war eher ein Krimi mit allen genretypischen Merkmalen, sagt
der Fünfte. Wovor hat diese Frau Angst? Wird sie die Tür überhaupt
erreichen? Und was ist hinter dieser Tür? Das ist echter Suspense,
der durch das Tonarrangement und den dramatischen Rahmen
verstärkt wird: die beängstigende Dunkelheit, die bruchstückhafte
Erzählung, die aufflackernden Erinnerungen, die unsichtbare Gefahr,
all das erinnert an Hollywood-Thriller, wie man sie von Hitchcock (der
Duschvorhang aus Plastik) und Terence Young (der großartige und
spannende Film *Warte, bis es dunkel ist* mit Audrey Hepburn) kennt.

– Das war schlicht eine poetische Erzählung, sagt der Sechste. Eine
Allegorie auf die verlorene und plötzlich wiederentdeckte Kindheit mit
ihren Verwirrungen und ihrem Zauber, mit ihren Ängsten und
Hoffnungen. Alles geschieht hier durch Assoziationen, ausgelöst
durch die lautliche Formalisierung der mentalen Bilder: das »Diling-
Diling« des Holzes, das auf den Klang der Gitarre verweist, die tiefe
Stille, die auf die Evokation des »Lochs« folgt, das Trällern eines
Volkslieds, das die Rückkehr zum Leben anzeigt usw. Das Stück
ist abstrakt wie eine Melodie, die durch ihre Tempowechsel und
Rhythmusbrüche, ihre metrische Gliederung und ihre Harmonien
unaussprechliche Emotionen ausdrückt und uns damit in Universen
versetzt, die gleichzeitig bekannt erscheinen und in sentimentale
Ferne gerückt sind.

– Das war ein Kunstwerk, schließt der Siebte.«

4. Die Arbeit des Gedächtnisses lässt sich im Übrigen durchaus mit einem Reisebericht
vergleichen. Solomon Wenzelowitsch Schereschewski, der wegen seines
fotografischen Gedächtnisses berühmt wurde und Peter Brook für *Ich bin ein
Phänomen* als Vorbild diente, erklärte, dass er sich endlos lange Wortreihen merken
könne, indem er die einzelnen Worte vor seinem geistigen Auge entlang eines aus
der Kindheit vertrauten Weges anordne. Um sie wiedergeben zu können, müsse er
sie nur dort einsammeln.

5. Vgl. insbesondere das Märchen vom Rotkäppchen in seinen (frz.) Originalversionen,
wo der Wolf das kleine Mädchen anhält, zwischen dem »Weg der Nähnadeln« und
dem »Weg der Heftnadeln« (zwei Metaphern für den Übergang in die Pubertät) zu
wählen, um zur Großmutter zu gelangen.